

XYZ. La revue de la nouvelle



En attendant...

Michèle Baillargeon

Numéro 53, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4694ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Baillargeon, M. (1998). En attendant.... *XYZ. La revue de la nouvelle*, (53), 19–21.

En attendant...

Michèle Baillargeon

J'attends une amie. On m'appelle Pascal Manier. Je ne place pas mon identité dans mon nom, mais je ressens le besoin de le communiquer. Avoir un nom procure le sentiment rassurant de posséder au moins une caractéristique sur laquelle d'autres êtres s'entendent et qu'ils vous attribuent. La nappe, les couverts, le vin espèrent avec moi la venue de l'invitée. J'attends. C'est une de ces soirées de pleine canicule. La grande galerie blanche fait face au fleuve. La peinture s'écaille sous la chaleur. L'eau engloutit lentement le soleil. Une légère fraîcheur devrait suivre. Peine perdue.

La clarté est disparue depuis longtemps maintenant. Ni lune ni amie à l'horizon, mais le chant entêtant des insectes sous les étoiles. Aucun souffle de vent sur ma peau moite. Des petites rigoles de sueur dessinent des figures inconnues et étranges sur ma peau. Je me lève et j'ouvre la porte de bois à laquelle s'accroche un vieux moustiquaire. Presque imperceptiblement, le rideau de mousseline de la fenêtre d'en face frémit. Ce n'est que de l'air déplacé par mon mouvement. Ce soir, la nature ne fait preuve d'aucune compassion. En attendant, je descends vers la plage. L'espace sablonneux deviendra le décor d'un jeu que le monde entier pratique depuis des millénaires : le jeu des métamorphoses. Il n'y a qu'un seul participant : moi.

Je m'étends sur le sable. Je ne ressens pas la tiédeur bienfaisante que j'attendais, mais une impression de mouvement giratoire m'envahit. Le ciel tremblote et se dissout lentement. Je comprends que le jeu commence. Une nuée de mouches me tournent autour. Je soupçonne qu'elles me doivent leur existence. Quelque chose croît dans mon dos et me force à me lever.

Je déploie des ailes de cuir dans un bruit de parchemin roussi. Vous m'avez reconnu, n'est-ce pas ? Belzébuth. Bien sûr, mon identité est mal définie, mais mon nom est prestigieux. Je vous assure que je n'y suis pour rien. Il me semble que je doive désirer la visite de quelqu'un... Plutôt de quelqu'une. Les mouches disparaissent peu à peu pour faire place à un rassemblement de grains de poussière qui tournoient de plus en plus vite. Je suis dans l'œil d'un cyclone brûlant. Mon épiderme, assailli, se détache par plaques et s'incorpore à la fureur du tourbillon.

Soudain, l'atmosphère redevient paisible. La rugosité de cuir sulfureux s'est transformée en douceur de peau parfumée. Mes longs cheveux flottent sur mes épaules. On m'appelle Marie-Madeleine, la Pécheresse. C'est pour ça que je préfère ne pas m'identifier à mon nom. Après avoir quémandé mes faveurs, les hommes ne peuvent s'empêcher de me mépriser. Je tombe d'un piédestal de marbre sur un sol souillé. Je ne déteste pas la chute. La position de victime est, de loin, une des plus avantageuses. Vous savez très bien que je rends plus facilement hommage au dieu des victimes qu'à celui des persécuteurs. La texture de l'air est très différente tout à coup. Sentez-vous le changement ? On s'accorde pour dire que je n'ai pas une personnalité très saine. J'ai trop d'imagination. J'exploite cette mine inépuisable que constitue le sexe. Il me fait vivre et bien vivre. Je le cultive comme le paysan sa terre. Il est source d'hallucinations toujours renouvelées. Je guette le client comme le prédateur sa proie. J'attends le prochain. J'attends peut-être une amie. On dirait que le vent se lève. Il joue avec ma chevelure.

Je relève une mèche qui me tombe sur les yeux. Avant que je puisse terminer mon geste, l'épi s'enroule de lui-même comme un serpent. Mes cheveux deviennent crépus. Ma bouche s'arrondit. Mon corps se sculpte sous la poussée de mes nouveaux muscles. Le velours de la nuit m'entoure, et ma peau en est un morceau. Le clapotis de l'eau sur le rivage. L'humidité pénétrante qui se dégage de la végétation. J'attends un ami. Il m'appelle Vendredi. « C'est essentiel d'avoir un nom », m'a-t-il

dit. Pourtant, dans mon univers, il n'est aucunement nécessaire d'avoir un nom pour passer de l'illusion à la réalité. Le ciel modifie sa luminosité. Le soleil veut sortir de son lit.

Je me déplie et je grandis et je m'amincis. J'enlève le sable qui adhère à mes jambes. Mes jambes blêmes sous le poil noir. Je goûte intensément l'énergie de l'attraction terrestre. Ma barbe, bleutée sous les lueurs de l'aube, crisse sous mes doigts. Je ressens un vif plaisir : celui d'être vivant. Je reprends le chemin de la maison. Je me dirige vers le lavabo pour me raser. J'aperçois la table dressée pour recevoir une amie. Une invitée, transformée en absente, qui m'aura permis de revivre l'antique jeu des métamorphoses. Le miroir me renvoie l'image banale et réconfortante d'un individu que l'on nomme Pascal Manier.